

que je ne pus m'empêcher de tressaillir, tandis que le marquis de Ponsac brusquement se redressait.

—Que voulez-vous dire ? fit-il la voix sourde.

—Je veux dire, répondit le baron en parlant bas, que pour vous forcer à vous battre André n'aurait qu'à connaître le motif de votre duel... que pour vous amener sur le terrain, il n'aurait qu'à connaître la mortelle injure qu'avait relevée son père... qu'à connaître le sanglant outrage que vous avez fait à la mémoire de la comtesse de Chaverny, à la mémoire de sa mère...

—Oui, si demain, si tout à l'heure, si dans quelques minutes il apprendrait ce secret-là et qu'il vienne, lui aussi, vous demander raison de ce cette injure qui n'a pas encore été vengée, que lui répondriez-vous ? que pourriez-vous lui répondre ?

—Je le tuerais à son tour ! répondit froidement le marquis de Ponsac.

—Mais il n'avait pas encore achevé que déjà j'avais bondi vers lui, ivre de colère, l'œil en feu... mais il n'avait pas achevé que déjà je lui criais en plein visage :

—Miserable !... misérable ! c'est moi qui te tuerais !

Il venait de reculer, tout saisi, plus blanc qu'un mort, tandis que M. de Saint-Auban, qui n'avait pu retenir un cri de surprise, se jetait sur moi et cherchait à m'entraîner en me disant :

—André !... venez !... venez !... écoutez-moi !

Mais en moins d'une seconde, je m'étais déjà débarrassé de son étreinte, et les poings crispés, le cerveau plein de folie, de nouveau je m'élançais sur le marquis.

Les bras croisés, il demeurait immobile, essayant de faire bonne contenance, essayant même de sourire d'un air d'ironie et de dédain ; mais je voyais bien qu'il avait peur, mais je voyais bien qu'il tremblait !...

—Ah ! bandit, lui criai-je, c'était donc là le motif de ce duel... le motif de cette rencontre dans laquelle mon père devait mourir !

—Ah ! bandit, tu as osé insulter ma mère !... tu as osé outrager cette sainte !...

—Ah ! oui, si demain tu ne trembles plus comme je te vois trembler en ce moment... si demain tu as retrouvé un peu de sang-froid et de courage... enfin, si tu n'es pas le dernier des lâches, je te tuerais !... je te tuerais !...

Et peut-être me serais-je rué sur lui... peut-être n'aurais-je pu m'empêcher de lui sauter à la gorge, si, du fond des jardins, une foule énorme, presque tous les invités de M. de Saint-Auban, n'était accourue, les uns entourant le marquis comme pour le protéger, les autres se jetant devant moi et cherchant à m'entraîner, à m'apaiser...

Les mots terribles que je lui avais jetés à la face avaient pourtant fini par vaincre l'apparente impassibilité du marquis.

Brusquement, son sourire ironique disparut, tous ses traits se contractèrent, et me menaçant d'un geste furieux :

—Ah ! vous dites que j'ai peur !... Ah ! vous dites que je tremble ! cria-t-il. Ah ! vous osez m'appeler lâche... moi !... moi ! moi le marquis de Ponsac !...

—Vous êtes fou, oui, vous êtes fou !

—Si j'étais un lâche, je ne bondirais pas ainsi sous vos outrages, mais savez-vous ce que je ferais... dites, le savez-vous ? imprudent que vous êtes !...

—Eh bien, j'accepterais votre provocation... eh bien, demain je me battrais, et j'aurais le plaisir de voir la couleur de votre sang comme j'ai vu celle du sang de votre père !...

Mais non ! mais non ! ajouta-t-il la voix étranglée par la plus immense, la plus terrible colère. Insultez-moi, outragez-moi, trouvez encore d'autres injures pour tâcher de lasser ma patience, vous n'y parviendrez pas, car j'ai pitié de vous, pitié de votre jeunesse, pitié de votre folie !

—Lâche !... Lâche ! lui criai-je encore.

Il se mit à rire.

—Oh ! si cela vous soulage, vous pouvez continuer ! dit-il. Mais je vous répète que je ne me bats pas avec les enfants...

—Et si je te souillerais... si je te marquais au visage, drôle, te battrais-tu ?

Et je n'avais pas encore achevé le dernier mot qu'il eut un cri, ou plutôt un rugissement terrible, car, écartant brusquement les gens qui se trouvaient devant moi, je venais de bondir sur lui et de lui cingler la joue avec mon gant...

—C'est bien ! fit-il lentement et si suffoqué qu'il pouvait à peine parler. C'est vous qui l'aurez voulu... A demain !...

Et presque aussitôt il disparut.

Et voilà, M. le duc, ajouta André, comment j'ai fini par connaître le meurtrier de mon père !... Et voilà comment, dans quelques heures, je tiendrai enfin cette vengeance que j'ai tant attendue, cette vengeance que je n'espérais plus...

Mais le duc de Ryon venait de hocher lentement la tête, puis, avec un soupir :

—Que Dieu vous entende ! répondit-il. Que Dieu veuille que vous ne succombiez pas à votre tour comme a succombé votre père !

—Car je ne vous cache pas que j'ai peur... oui, peur pour vous... peur pour vous qui n'êtes en effet qu'un enfant... peur pour vous qui, sans expérience du terrain, allez vous trouver en face d'un adversaire qui a eu vingt duels retentissants, en face d'un homme qui est un des tireurs les plus réputés et les plus redoutables que je connaisse...

Puis, brusquement :

—Savez-vous seulement tenir une épée ? demanda-t-il.

—Certes !

—Avec qui avez-vous tiré ?

—Avec mon père, et il était assez content de moi. Et tout dernièrement encore, j'ai fait plusieurs assauts avec Laurent qui est, comme vous le savez, une très fine lame...

—Oui, oui, je sais, un maître ! dit le duc. Eh bien ! nous allons voir... Suivez-moi.

Ils sortirent du salon, traversèrent trois ou quatre pièces, puis M. de Ryon ayant ouvert une porte :

—Voici ma salle d'armes, dit-il.

C'était une pièce plus longue que large, éclairée par une seule fenêtre, et dont tous les murs étaient garnis de hautes panoplies où étincelaient les armes les plus étranges, les plus anciennes et les plus rares.

Le duc décrocha deux masques, et jetant un fleuret à André :

—En garde ! lui dit-il. Nous allons voir ce que vous savez faire.

Certes, M. de Ryon n'avait point exagéré quand il avait dit que le marquis de Ponsac était un tireur très habile et très dangereux, mais il aurait pu, sans se vanter, ajouter qu'il était d'une force au moins égale, sinon supérieure.

Aussi, dès les premières passes, fut-il très étonné du jeu serré, du jeu brillant et plein d'imprévu d'André.

—Parfait !... Bien !... Très bien ! ne pouvait-il s'empêcher de s'écrier.

Et, bientôt, ce ne fut plus seulement chez lui du contentement, mais encore le plus vif, le plus sincère enthousiasme.

—Touché !... touché ! s'écria-t-il radieux, tandis que, trois ou quatre fois de suite, le frère de Blanche le plastronnait en pleine poitrine. Mais, mordieu, vous tirez comme saint Georges, mon jeune ami, et si je n'avais pas affaire à vous, combien je serais vexé d'en trouver un plus fort que moi !...

Mais, au contraire, je suis enchanté... enchanté !...

Venez que je vous embrasse !

Et très ému, des larmes dans les yeux, l'excellent homme venait d'ouvrir ses bras à André et le serrait de toutes ses forces contre sa poitrine.

Puis, ce court moment d'émotion passé, il reprit très vivement :

—Tout va bien... tout marche admirablement, et je suis à présent un peu plus tranquille, un peu plus rassuré...

Le marquis de Ponsac étant l'offensé, il n'y a pas le moindre doute qu'il choisira l'épée où il est de première force, et je ne suis pas fâché de voir la tête qu'il fera quand il s'apercevra que cet adversaire qu'il affectait de dédaigner, que cet enfant avec lequel il ne voulait pas se battre est aussi un maître...

Oh ! oui, pour sûr, vous lui réservez une surprise !

Aussi, si, comme je n'en doute pas, vous savez dompter vos nerfs et garder votre sang-froid, tout marquis de Ponsac qu'il est, je ne donnerais pas bien cher de sa peau !...

Mais il faut aussi tout prévoir, ajouta-t-il. Il se pourrait fort bien que, voulant se donner l'air de faire le généreux, le marquis renoncât pour cette fois à son arme favorite...

Il choisirait donc le pistolet pour faire semblant de mieux équilibrer les chances, et je dois vous prévenir aussi qu'il en tire également fort bien, avec un coup d'œil toujours très sûr et une adresse merveilleuse...

A tout hasard, il serait donc prudent de vous dérouiller un peu. Voulez-vous me suivre ?... Je vous donnerai quelques conseils dont vous pourrez faire votre profit...

Et le duc, étant allé prendre sur une table la boîte qui contenait ses pistolets, avec quelques cartouches, entraîna rapidement André dans le jardin.

Et quand ils furent arrivés :

—Tenez, lui dit-il en s'arrêtant dans une étroite allée que fermait d'un côté une double rangée de vieux arbres, et de l'autre un mur très élevé, vous venez de voir ma salle d'armes, voici maintenant mon champ de tir...

Il y a d'ici... de l'endroit où nous sommes au fond du mur où vous voyez des cartons, la distance de trente pas...

A cette distance-là, votre père, mon pauvre ami de Chaverny, ne manquait jamais de faire mouche au moins huit fois sur dix...

Et mettant un pistolet dans la main du jeune homme, M. de Ryon ajouta :

—L'arme est chargée... Voyons si vous avez la main aussi sûre et le coup d'œil aussi juste que lui...

André avait pris l'arme en souriant.

A peine visa-t-il deux secondes, puis il fit feu.